
M A N U S C R I T

ARRANGE-TOI

de Saverio La Ruina

traduit de l'italien par
Federica Martucci et Amandine Mélan

cote : ITA11D886

année d'écriture de la pièce : 2009
année de traduction de la pièce : 2011



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnage : 1 femme, Vittoria

Un matin je m'en allais cueillir des figues, ces figues vertes qu'on trouve à la campagne. Et donc un matin, vers quatre, cinq heures, y faisait encore noir, voilà que je me mets à faire un rêve... mais qu'est-ce que je raconte, un rêve ? Je le vois, je le vois de mes propres yeux, comme là je vous vois vous ! Parce que quand tu rêves, ça t'arrive jamais de penser : « ah comme j'aimerais que ce soit qu'un rêve » ? Et alors tu te pincas, tu fais ci, tu dis ça, mais t'as beau faire tu te réveilles pas. C'est pareil dans la vraie vie. Combien de fois ça t'arrive de te dire « et si tout ça c'était qu'un rêve ? » Tu te pincas, tu fais ci, tu dis ça, mais tu te réveilles pas non plus. Va-t'en comprendre des deux lequel est le rêve. Le premier ou le dernier ? Pareil pour cette histoire-là. Je le vois, comme là je vous vois vous. Je vois Jésus qui m'ouvre une porte immense, drrr, elle fait comme le portail d'un cimetière. J'entre et je vois une pièce deux fois grande comme celle-ci, avec une belle grande table, six personnes assises à droite et six assises à gauche, tous avec un air fâché. Je les regarde et je me dis : « Mais c'est qui tous ces gens ? » Et j'ai dit à Jésus : « Pourquoi ils me regardent tous avec l'air fâché ? » Et lui de répondre : « Maintenant, tu dois t'en aller parce que tu n'as pas ta place ici ». « Parfait », je fais tandis que je m'en vais, « mais toi t'es Dieu et tu me dis de m'en aller comme ça ? » Il répond même pas, il ouvre la porte, drrr, et il la ferme de nouveau.

Dehors, il faisait déjà jour. Et du coup, au lieu de rentrer à la maison, je m'en vais directement à la campagne pour cueillir ces figues vertes. Le jour d'après, rebelote, toujours le matin, vers quatre, cinq heures, là encore y faisait noir, je rêve encore une fois de Jésus. Et puis je dis toujours « je rêve », mais je le vois, je le vois vraiment, je le vois comme là je vous vois vous. Je vois Jésus qui m'ouvre une autre fois la porte, drrr... Mais cette fois, on voit qu'il fait vraiment un effort pour l'ouvrir, il tire une de ces têtes exaspérées. « Tu es insistante, hein, toi ? », il me dit. J'entre et je retrouve les mêmes personnes assises, avec toujours ce même air fâché. « Pourquoi qu'hier tu m'as fait partir ? », je fais à Jésus. « C'est pas un accueil digne de Dieu. » « Parce que tu n'es pas digne de Dieu », il répond, lui aussi avec une tête fâchée. « Justement moi qu'ai jamais fait de mal à personne ? », j'ai dit, « Et pourquoi je serais pas digne d'avoir ma place ici ? » « Tu le vois, Judas ? », fait Jésus, en changeant de sujet. Je regarde les personnes assises à table : il est pas là ; je regarde autour de moi : il est pas là ; puis je vois devant la table une chaise vide. « Il est pas là », je dis, « la chaise est vide ». « Et pourtant il est là », il dit, « regarde mieux, tu verras qu'il est là ». « Comment je pourrais regarder mieux que ça ? », je dis, « Je le vois pas, peut-être, que la chaise est vide ? » « La chaise est vide », il fait comme ça, « parce que tu ne t'es pas encore assise. » « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? », j'ai dit, « que moi je serais, Judas ? » « Tu viens de le dire », il me fait. « Oh ! vous avez pas bientôt fini avec ces blagues de curé ? », j'ai dit, « je suis pas Judas, je suis Vittoria a Sciolla, aussi vrai que Dieu existe. » « Tu veux dire que je n'existe pas alors ? », fait Dieu. « Non, je veux pas dire ça », je dis. « Et donc, aussi vrai que Dieu c'est moi, toi tu es Judas. » « Encore avec ce Judas ? », je dis, « et pourquoi je devrais être Judas ? » « Parce que tu as trahi l'Église », il dit. « Moi j'aurais trahi l'Église ? Et quand donc ? » « Réfléchis », il répond. « Ah mais y a pas de quoi réfléchir », j'ai dit, « j'ai pas de péchés sur la conscience. » « Parce que chez la Fantôme tu n'as pas commis de péchés,

peut-être ? » « Chez la Fantôme ? Ah mais alors vous voulez faire mon procès c'est ça ?? » Et voilà qu'ils se regardent l'un l'autre et Jésus revient à la charge : « chez la Fantôme tu n'as pas commis de péchés ? » « C'est-à-dire que... oui et non », j'ai dit, « mais vous la connaissez, ma vie ? Vous l'avez pas vue d'ici haut, ma vie, toutes les saintes journées que t'as faites ? Ou bien le ciel était couvert ? Parce qu'à voir le monde d'ici haut, tout a l'air plus facile », je leur ai fait noter, « parce qu'il est bien beau le paradis, moi aussi si j'étais au paradis, j'en ferais pas des péchés. Parce qu'ici on est bien, on n'a pas faim, on n'a pas soif, on n'a pas mal, on manque de rien au paradis, au paradis on est vraiment dans la paix du Christ. Mais ma vie à moi, elle s'est passée là, là en bas, elle s'est pas passée au paradis. Et elle a pas été de tout repos. Parce que moi à vingt-huit ans, j'avais déjà sept enfants. Et à treize ans et demi - vu qu'en ces temps-là quand un enfant arrivait à l'âge de treize ans, on sortait le carnet de chèques - et bien, on m'a vendue. Eux, ils disent qu'ils m'ont mariée, moi je dis qu'ils m'ont vendue. C'était pas mon père, c'était un que maman avait épousé quand j'avais huit ans. C'était pas mon père, parce que moi, mon père, je l'ai jamais connu, moi je suis une bâtarde, moi, mon père il a mis enceinte ma mère et puis il a disparu. Le fait est qu'à treize ans et demi on m'a dit que j'avais grandi, qu'à présent j'étais une jeune fille. Même si moi, je m'en suis pas rendue compte par moi-même, moi je me sentais toujours la même, je me sentais pas différente. Combien de fois y m'arrivait encore de jouer avec les garçons dehors ! Mais tout de suite après les premières règles, maman m'a dit : « à partir de maintenant tu joueras plus avec les garçons, sinon tu tomberas enceinte ». Je m'en suis rendue compte parce que maman me posait toujours des questions : « où tu vas ? qu'est-ce que tu fais ? avec qui tu sors ? » Et le beau-père aussi était devenu suspicieux, il me regardait toujours comme si j'allais commettre un péché mortel. Mais je m'en suis surtout rendue compte en passant devant le *Circolo Unione*, que je passais devant tous les jours pour aller chez la *nonna*. Je m'en suis surtout rendue compte au regard des gens, parce que, avant, ils me regardaient jamais et, après, ils arrêtaient pas de me regarder. Parce que là-bas, ça marchait comme ça : quand les filles passaient, y se créait comme une série de barrages, l'un derrière l'autre, et puis, à la fin, y avait la « douane ». Premier barrage devant le bar *Novecento*, deuxième barrage devant le bar *Centrale*, troisième barrage à la *Tavernetta*, et arrivée sur la place, tu tombais sur la « douane », une véritable douane, devant le *Circolo Unione*. Les douaniers principaux c'était Duminicu u Bellu, Ntonio Pesolanu, Vicianzu u Bannùalu et Carminu u Bruttu. Le plus laid était Carminu u Bruttu, comme son nom l'indique, on l'avait appelé comme ça exprès, il avait les cheveux noirs comme la fumée, une grosse moustache noire elle aussi et un visage tout gras. Entre le moment où il est né et celui où il est mort, on l'a jamais entendu dire une chose sensée celui-là. Il était petit et noir, tout le contraire de Duminicu u Bellu qui était grand et blond.

Ils restaient assis au *Circolo Unione* et ils jouaient aux cartes. On les appelait les géomètres parce qu'ils te mesuraient des yeux comme s'ils avaient un mètre. Aux barrages, y avait les plus petits, les apprentis, et à la « douane » y avait les plus grands, les géomètres, et parmi les géomètres celui qui commandait c'était l'ingénieur, Duminicu u Bellu, le chef de chantier, toujours avec une cigarette à la bouche, toujours avec une